

EN PARLANT D'ERNEST CHAUSSON AVEC SES ENFANTS

Une présence, des présences — des présences douces et impérieuses à la fois, à la fois insinuantes et volontaires s'imposent dès l'entrée de ce petit salon un peu obscur. Des présences de fantômes. Sous la pression, sous le frôlement de la pâle lumière d'hiver — une lumière qui bouge un peu dans les vitres pour s'être réfléchi au miroir glauque de la Seine — ces fantômes semblent se résorber dans la buée lunaire qui les baigne. Il faudra, pour les en arracher une heure, le tiède révélateur d'une lampe voilée, placée sur un guéridon bas, au pied même de ce grand Carrière.

Je verrai alors, au centre, une jeune femme penchée enveloppée de molles blancheurs ; à droite, un groupe de quatre beaux enfants ; à gauche, enfin, le fin profil de médaille Renaissance du musicien qui chanta, avec Camille-Mauclair :

*Les pâles heures sous la lune,
Les heures au pâle sourire.*

Longtemps après qu'il l'eût quittée, la jeune femme prolonge ici même, en cet appartement de l'avenue de Tokio, une existence qu'elle voua au seul culte de sa mémoire et de son œuvre : voici quelques mois à peine qu'elle en partit à jamais pour le rejoindre en cet Aude où ils s'étaient d'avance donné rendez-vous. Et c'est l'une des deux fillettes du tableau — une dame en deuil — qui, réglant la clarté d'or de la lampe pour éclairer mieux la physionomie aimée, me dira :

— *Nous n'avons pas de plus vivant souvenir de papa que celui-là...*

Car « maître » (pas de gros mots, disait Saint-Saëns) n'a pas cours dans cette maison. On dira « père » ou bien « papa » avec la plus affectueuse simplicité. Et pendant une longue heure d'entretien, c'est plutôt que l'artiste « qui plus directement que que tous les autres, disait Duparc, venait de César Franck » lequel fut un saint, c'est plutôt que du rare artiste, de l'homme qu'il s'agira : « Jamais ne fut plus aimable, ni plus aimé », a dit de lui Henri Gauthier-Villars.

Cet homme, un concert de filiales paroles vont le faire revivre. Car une autre dame en deuil s'est jointe à nous, et aussi M. Laurent Chausson qu'on chercherait vainement, lui, au grand tableau de famille. C'est que ce tableau doit dater de 1895 et que M. Laurent Chausson n'avait pas trois ans en 1899, lors du tragique, de l'imbécile accident de Limay. Chausson passait cet été-là à Limay près de Mantes, au bord de la Seine. Il y était tout à une œuvre nouvelle : un quatuor à cordes...

A peine ai-je eu à en formuler le vœu : sur une petite table, devant moi, on vient de poser une liasse de pages manuscrites. Ce Quatuor, le voici. Voici sa première partie datée de Glion, 25 octobre 1898 ; sa seconde, datée de Paris, 1^{er} avril 1899 ; et sa troisième qui est un scherzo. Mais ce scherzo n'a pas de date. Il s'arrête au bas d'un feuillet par une mesure largement biffée de doubles diagonales, mais qui jette à ce qui devait suivre — un 6/4 — l'arc d'une liaison. Ce qui suivit, ce fut pour le musicien le gouffre où nous trébucherons tous. Ce soir du 10 juin 1899, un samedi, son harmonieuse semaine bien remplie, Ernest Chausson délaissa ce final pour enfourcher sa bicyclette. Quelques



ERNEST CHAUSSON AU MILIEU DES SIENS. UNE SCÈNE DE FAMILLE DONT PUT S'INSPIRER E. CARRIÈRE POUR LA COMPOSITION DE SON TABLEAU. A GAUCHE : EUGÈNE YSAÏE

heures plus tard, au pied d'un petit raidillon qu'il avait cent fois descendu, à l'angle d'un mur, on ne releva qu'un cadavre au crâne fracassé... Et voilà pourquoi, la page tournée, c'est la fine et précise écriture de Vincent d'Indy qui s'offre à moi : d'Indy, en pitié fraternelle, termina l'œuvre inachevée.

Cependant, d'autres manuscrits me sollicitent. L'œuvre entier de Chausson est-il là ? Non point. Comme toujours, des interprètes choisis et d'heureux dédicataires restent pourvus : la *Symphonie* est à Gustave Samazeuilh dont Chausson encouragea les débuts. Cette *Symphonie* fut d'abord dirigée à Paris par Nikisch. Le succès en fut grand. Cependant un grand critique du temps la jugea tout au plus digne d'un dédaigneux éreintement en dix lignes. Et comme on s'en affligeait devant l'auteur : « Laissez cela, dit-il. Si elle est bonne, on finira bien par y venir tôt ou tard. » On y est venu.

— *Je l'ai récemment réentendue*, me dit aujourd'hui sa fille aînée. *Comme un vin de bon cru, elle vieillit bien...*

Le fiévreux et contemplatif *Poème pour violon* appartient à Ysaye et appartiendrait aujourd'hui, si j'ai bien compris, à Alfred Cortot.

— *Ysaye fut l'un de ses plus grands amis*, me dit M. Laurent Chausson. *Et ce Poème, comme il le jouait ! Comme il dut le jouer à Londres, à la façon d'un funèbre et déchirant hommage, le jour même où il y apprit la nouvelle de la fin de son ami.*

Et voici enfin les mélodies, quelques mélodies tout au moins. Je ne verrai point la *Chanson perpétuelle* qui doit être sans doute à Jeanne Raunay, sa première interprète. Par contre, voici *Nanny*, *Les papillons*, *Dernière feuille*, d'autres encore qu'il écrivit à la classe de Massenet. Jusque dans la graphie presque hésitante, tout cela montre encore l'écolier. Peu à peu cependant, le professionnel — comme il devait peu aimer ce mot-là ! — se dégage de l'amateurisme. Voici le charmant *Colibri*. Voici surtout les *Serres chaudes* et ce chef-d'œuvre « mélodique » l'*Oraison*, avec un bien curieux « béquet ». Explique qui pourra ! Les deux vers :

*Et fécondez ma solitude
En l'arrosant de votre gloire*

semblent n'avoir pas été musiqués tout d'abord, l'actuelle mesure 19 se reliant à la 26^e par une modulation qu'on peut deviner sous l'entrecroisement des traits qui la biffent. Chausson aimait-il ses mélodies à lui ? Avec cette générosité inépuisable qui était la sienne (« Tout passe, a-t-il dit, il n'y a que le cœur qui résiste », et, autre part : « Vivre le cœur et les mains ouvertes »), il aimait du moins celles des autres, et de la plus agissante façon.

— *Figurez-vous, monsieur, qu'il avait de sa propre main copié les mélodies de Duparc et vous savez peut-être que leurs originaux ont disparu, voici quelques mois, dans un incendie. Bien mieux : c'est lui qui leur trouva un éditeur. Et il en fit d'ailleurs autant, à cent cinquante exemplaires de luxe, des Cinq poèmes de Baudelaire de Debussy.*

— Il fut très lié avec Debussy, n'est-ce pas ? Il existe une photo presque célèbre qui le montre chez vous déchiffrant *Boris Godounov*.

— *C'est que mon père était trop artiste pour n'avoir pas été séduit par les dons prestigieux de Claude-Achille. Pensez qu'avant 1900, Debussy était déjà l'auteur de l'Après-midi d'un Faune, du Quatuor ; et qu'il dut connaître les Nocturnes aussi bien que les esquisses de Pelléas. Cependant, cette amitié de musicien à musicien, malgré des lettres où ils se laissaient la bride sur le cou, ne devint jamais d'homme à homme de l'intimité absolue. C'est que mon père avait l'âme la plus droite et la plus haute, la plus croyante, il ignorait le scepticisme ; l'égoïsme lui était absolument étranger. Il fit quelque bien, sans le dire. Mais ce qu'il faut dire, c'est qu'on le lui rendit parfois. Et c'est même une fort belle histoire. Vous savez qu'il était de son vivant peu joué, et que ses éditions furent généralement « à compte d'auteur ». Cela le gênait un peu. Non pour l'argent, vous pensez bien, mais par juste amour-propre. Bref, il aurait aimé trouver un éditeur « pour de bon ». Et c'est ainsi qu'il avait confié le Poème, dont nous venons de parler, à son vieil ami Albeniz qui partait pour l'Allemagne. A Leipzig, Albeniz le soumit à Breitkopf qui n'en voulut pas ; et c'est alors qu'il eut recours au plus affectueux des mensonges. Il télégraphia à mon père que son œuvre était acceptée pour trois cents francs ! Seulement, les quinze louis, c'est lui, qui ne roulait cependant pas sur l'or, qui les remit à l'éditeur lequel, ce jour-là, manqua singulièrement de flair.*

On a les amis qu'on mérite, et celui-ci fut évidemment de grande classe.

— *N'est-ce pas ? Et il ne fut pas le seul à l'être.*

— Je sais. Je sais quel foyer d'art et de pensée était votre hôtel de l'avenue de Cour-

celles : cela appartient à l'histoire parisienne de la fin de l'autre siècle. Je sais aussi comment Ernest Chausson, ami de Degas et d'Odilon Redon, aimait la jeune peinture d'alors. Mais, lui-même, ne peignait-il pas ?

— ... *Non. Cependant, voyageant en Italie, au pays de ses chers Siennois, il avait toujours un carnet de croquis dans ses bagages. En voici un.*

Je feuillette. En première page, une esquisse d'après quelque Saint Sébastien de là-bas ; plus loin, rehaussé de quelques touches d'aquarelle, la vue de quelque doux village d'Ile-de-France.

— Tout de même, n'avait-il pas établi lui-même les décors de son *Roi Arthus* ?

— *Si fait, mais il ne les vit pas réalisés ! L'œuvre devait être jouée à Carlsruhe. Elle ne le fut qu'à Bruxelles en 1903. Quelle fête c'eut été pour lui de voir vivre cette partition où, dans le poème comme dans la musique, il avait mis toute sa conscience, tout son cœur, et aussi toute sa philosophie de la vie, faite d'indulgence et de bonté. Lui, qui était incontestablement un « élu », il eut trouvé là de quoi se guérir de ce doute qui lui restait parfois sur l'authenticité de sa vocation musicale... Cependant, ce doute même, il ne faudrait pas l'exagérer. On l'a fait. « Son œuvre, toute intérieure, porte l'accent d'une incurable nostalgie » : quoiqu'en ait dit certain poète qu'il aimait sans doute mieux comme poète que comme psychologue, son caractère ne répugnait point à une douce et tranquille gaieté.*

— Ce *Roi Arthus* ne fut jamais repris ?

— *Il n'en fut même jamais question, quoique tout le reste de son œuvre soit aujourd'hui beaucoup joué. Certains jeunes d'après-guerre lui marquèrent un peu plus que de la froideur : on lui revient. Si l'on proteste toujours contre ses « développements », on convient — Francis Poulenc en convenant hier devant moi — qu'il fut un mélodiste incomparable. C'est toujours ça.*

— Je reviens au *Roi Arthus*. Nous en avons eu récemment, à la Radio, deux belles exécutions de son dernier acte.

— *Un de ses sommets, évidemment.*

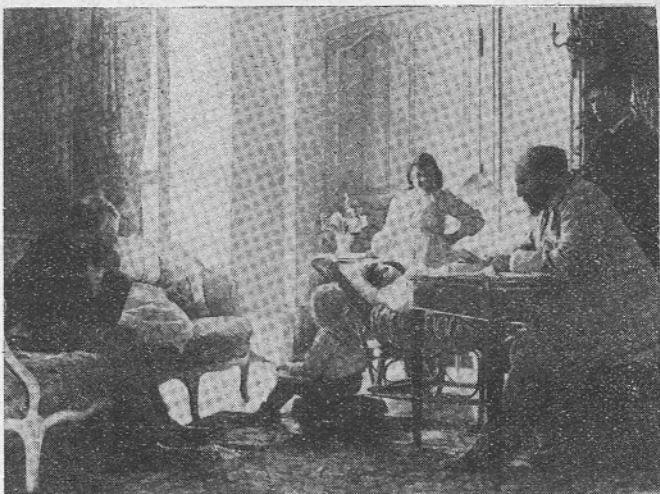
— De tout le reste, qu'aimait-il avant tout. Je ne demande point ce qu'il aimait de l'œuvre des autres. Je sais que, de Franck, par exemple, il adorait l'andante du *Quintette* et c'est bien lui, je crois, qui a dit que le plus beau thème de la musique, que la musique elle-même, c'était le premier thème de l'interlude de *Rédemption*.

— *Il aimait, avant tout, deux finals : celui de son Concert, celui de son Quatuor avec piano.*

— Une question encore, vous permettez ? Laissa-t-il d'autres œuvres inachevées ? Avait-il des projets ?

— *Quelques projets de théâtre. Il rêvait, avant tout, d'après Calderon, d'un drame lyrique, d'après La vie est un songe...*

Et je pensai au mot de Maclair, moins psychologue, il est vrai, que poète : « Ernest Chausson avait toujours l'air, au milieu du songe, de faire un pas vers la vie réelle. » Et comme je me levais pour prendre congé, il me sembla que, dans le grand Carrière, un peu plus effacé par le jour qui baissait, c'était un pas en arrière, un pas vers le songe qu'avait maintenant refait Ernest Chausson...



ERNEST CHAUSSON DANS L'INTIMITÉ. A DROITE, DERRIÈRE LUI, CLAUDE DEBUSSY. A GAUCHE, LE COMPOSITEUR RAYMOND BONHEUR